

## LE PERE JOSEPH WRESINSKI

« LA OU DES HOMMES SONT CONDAMNES A VIVRE DANS LA MISERE,  
LES DROITS DE L'HOMME SONT VIOLES  
S'UNIR POUR LES FAIRE RESPECTER EST UN DEVOIR SACRE. »

PERE JOSEPH WRESINSKI

Quatre mois avant sa mort, survenue le 14 février 1988, Joseph Wresinski avait rédigé ce texte au bas d'une Dalle qu'il inaugurait, le 17 octobre 1987, sur le parvis des Droits de l'homme au Trocadéro à Paris, face à la tour Eiffel. Autour d'un parterre de ministres, et autres responsables religieux et civils, cent mille personnes participaient à cet événement célébrant le trentième anniversaire de la Fondation du Mouvement ATD Quart Monde.

Depuis, pour les plus pauvres du monde entier, cette Dalle est le lieu où sont enfin reconnus leur dignité, leurs souffrances et leurs efforts quotidiens au long des générations en vue d'être considérés comme d'authentiques partenaires de la construction des sociétés où ils vivent et de l'humanité.

Que s'est-il donc passé pour qu'un enfant né en France dans la misère de père polonais et de mère espagnole en 1917 laisse ainsi son testament gravé dans la pierre sur une des places les plus prestigieuses de la planète ?

Joseph Wresinski, en effet, a vu le jour pendant la première guerre mondiale dans un lieu où avaient été rassemblées les familles d'origine allemande dès le début de la guerre, à Saumur d'abord, à Angers ensuite. Le conflit terminé, le père de famille ne parvint jamais à trouver un travail qui lui permit d'assurer la subsistance des siens. Il rentra finalement dans sa Pologne natale, la maman restant à Angers avec leurs quatre enfants dans le logement le plus misérable du quartier Saint-Jacques.

Dès ses quatre ans, le petit Joseph contribua à assurer sa subsistance et celle des siens. « J'avais quatre ans et c'était moi qui conduisais la chèvre dans les bas prés. Cette chèvre qui nous nourrissait ma petite sœur nouveau-née et nous autres enfants. En la conduisant, je passais devant le grand portail du couvent du Bon Pasteur, où une religieuse parfois m'adressait la parole. Un jour, elle me demanda si je voulais servir la messe tous les matins. Ce jour-là, je fus embauché pour la première fois. Car c'était bien d'embauche qu'il s'agissait pour moi. En répondant à la messe, j'aurais droit chaque matin à un grand bol de café au lait, avec du pain, de la confiture, et, les jours de fête, du beurre. En plus on me donnerait deux francs par semaine. Ce sont ces deux francs qui m'ont décidé<sup>1</sup>. » (PSE 9)

Au terme de sa scolarité élémentaire, à 14 ans, il devient apprenti pâtissier, à Angers d'abord, à Nantes ensuite. Il y rencontre les jeunes communistes puis la JOC. « Dans ma jeunesse, il y a eu un moment où j'ai pris mes distances avec l'Église. J'apprenais un métier, celui de pâtissier, j'entrais dans le monde. À dix-huit ans, à travers la lutte jociste, j'ai recommencé à prier, à songer à libérer mes frères. C'est alors que j'ai pensé devenir prêtre. Prier dans l'Église, offrir l'Eucharistie, c'était vouloir apporter l'Évangile à mes frères, à tous ceux qui avaient vécu la même vie que ma mère. Et combattre pour eux, pour que jamais plus une famille ne soit semblable à la mienne, c'était devenir prêtre de Jésus Christ mort et

---

<sup>1</sup> Joseph WRESINSKI, *Les pauvres sont l'Église*, 1983, Paris, Éditions de Centurion, (cité PSE) p.9.

ressuscité. Vous ne pouvez savoir combien ce temps fut merveilleux. Je savais, en effet, que ma vie s'inscrivait dans un projet éternel, que les pauvres seraient évangélisés et que je contribuerais à changer le cœur des hommes. Car pour moi tout était lié. Avoir retrouvé la foi, ce n'était pas seulement trouver le sens du combat — je l'avais — mais c'était vouer ma vie à Jésus Christ. » (PSE 44)

La famille d'une religieuse du Bon Pasteur ayant assuré les frais de sa formation au séminaire de Soissons, Joseph Wresinski est ordonné prêtre en 1946. Vicaire d'abord à Tergnier, il prend conscience de la différence entre la difficulté de la vie dans le monde ouvrier et celle du monde de la misère, la différence surtout de leurs combats, le premier organisé et structuré, le second incapable de s'organiser à cause, précisément de la trop grande pauvreté. Après avoir été soigné pour la tuberculose, il est envoyé comme curé d'une petite paroisse rurale de l'Aisne, à Dhuizel. Entretemps, il s'est formé à la « Mission de France » dont il fait alors partie. À Dhuizel, il est connu comme un « prêtre inclassable » par ses confrères, tant il est proche des très pauvres et en particulier des personnes qui n'ont d'autre toit que celui des asiles de nuit. C'est de Dhuizel que, en 1956, son évêque l'envoie au « camp des sans-logis » à Noisy-le-Grand, créé par l'Abbé Pierre pour héberger les personnes et familles à la rue dans Paris à la suite de son appel en leur faveur durant l'hiver 1954.

Le camp abritait 256 familles logées dans des abris de chantier semi cylindriques de 44m<sup>2</sup> en fibrociment. Ces abris étaient impossibles à chauffer en hiver et il y faisait torride en été. Les rues en terre n'étaient que boue en hiver, et poussière en été. Les familles qui y vivaient, souvent très nombreuses, y vivaient abandonnées de tous, dans une misère indescriptible soulagée seulement par des distributions de nourriture, de vêtements, de charbon...

Pour Joseph Wresinski qui « avai[t] pourtant grandi dans la pauvreté et (...) avai[t] vu beaucoup de quartiers de misère, depuis[,] à Noisy-le-Grand, ce fut comme une révélation. » (PSE 68) « D'emblée, j'ai senti que je me trouvais devant mon peuple. Cela ne s'explique pas, ce fut ainsi. Dès cet instant, ma propre vie a pris un tournant. Car ce jour-là je me suis promis que si je restais, je ferais en sorte que ces familles puissent gravir les marches du Vatican, de l'Élysée, de l'ONU... » (PSE 69)

« Depuis j'ai été hanté par l'idée que jamais ce peuple ne sortirait de sa misère, aussi longtemps qu'il ne serait pas accueilli, dans son ensemble, en tant que peuple, là où discutaient et se débattaient les autres hommes. Il devait être là, à égalité, partout où les hommes parlent et décident non seulement du présent mais du destin de l'homme, du futur de l'humanité. » (PSE 69)

Avec les habitants du camp, il fonda dans ce but une association qui s'appela d'abord *Aide à toute détresse* et plus tard *ATD Quart Monde*.

Connaissant d'expérience le poids de l'humiliation de l'assistance, avec les membres de cette association il remplaça les distributions gratuites de vêtements et d'autres produits de première nécessité par la vente de ces biens essentiels à des prix adaptés à la condition financière des habitants. Simultanément, aidé de personnes nanties de la région parisienne, il ouvrit une bibliothèque dans le camp, signe de la dignité retrouvée et de l'importance du savoir pour participer à la vie des hommes.

Parmi les jeunes, de diverses origines nationales, sociales, philosophiques ou religieuses qui venaient l'aider durant l'été pour améliorer les conditions de vie du camp, quelques-uns, dès 1960, s'engagèrent de manière permanente avec le Père Joseph aux côtés des plus pauvres. Ils sont aujourd'hui trois cent cinquante à travers le monde, familles, couples et célibataires disponibles pour aller là où leurs compétences seront le plus utiles aux plus oubliés, vivant modestement, faisant «caisse commune» pour une part de leurs salaires. Les

plus anciens sont là depuis 1960. Dans l'ATD Quart Monde, on les appelle : les *volontaires* ; et leur corps le *volontariat*.

Avec ces *volontaires*, et beaucoup d'autres personnes, issues de tous les milieux sociaux, à travers le monde, le Père Joseph a cherché à mobiliser toutes les couches et institutions de la société pour que l'expérience et la vie des plus pauvres deviennent une référence incontournable. Il s'était promis de « faire monter à ces familles les marches de l'Élysée, de l'ONU et du Vatican, » de faire en sorte que leur voix soit entendue et prise en compte par les institutions civiles et religieuses. Patiemment, « personne par personne, lettre par lettre, » il y réussit. La seule source de cette action n'étaient autre que les attentes et aspirations des plus démunis recueillies par lui-même et les volontaires sans cesse à l'écoute à travers des actions qui toutes visaient — et visent toujours — à promouvoir la prise de parole et la création : bibliothèque de rue, ou sur les décharges publiques, là où vivent les plus pauvres, pour les enfants ; groupe de jeunes ; Université Populaire et Maisons Art et poésie pour les adultes. La reconnaissance de cette « expertise » fit que le Père Joseph fût appelé à devenir membre du Conseil économique et social de la République Française. Le Conseil lui demanda un rapport : *Grande pauvreté et précarité économique et sociale* qu'il remit en février 1987. Ce rapport eut un immense retentissement en France et dans le monde. En même temps, le Mouvement qu'il a fondé était représenté au *Conseil économique et social* des Nations-Unies, des délégations de familles très pauvres étaient reçues par des chefs d'état, le Président de l'Union européenne, ainsi que, — après sa mort — par le Secrétaire Général des Nations Unies et le Pape Jean-Paul II. Le Père Joseph est ainsi allé « jusqu'au bout du chemin qu'[il s]'était tracé, » comme il l'a dit lui-même.

Si je me suis étendu sur les débuts de l'histoire du Père Joseph avec les familles les plus pauvres à Noisy-le-Grand, c'est qu'elle laisse pressentir ce qui fût l'âme de toute l'action du Père Joseph et reste le cœur de celle du Mouvement qu'il a fondé : la vie partagée avec les plus oubliés, et la confiance que chaque personne rencontrée peut contribuer à détruire la misère et l'exclusion. « Tout est né d'une vie partagée, a-t-il écrit, jamais d'une théorie. » (PSE 152).

Le Père Joseph, sa vie durant, malgré, souvent, ses peurs et des expériences malheureuses, des découragements aussi, a fait confiance à ceux et celles qu'il rencontrait et qu'il rassemblait « autour des familles les plus décriées. » (PSE 228) Dans les institutions de tout ordre où il eût à intervenir, dans les pays musulmans ou bouddhistes, dans les pays fortement industrialisés, il a fait l'expérience que « partout des hommes avou[ent] que les plus pauvres sont absents de leur vie et ne devraient pas l'être. Aucune religion ne considère cette absence comme voulue de Dieu. » (PSE 228-229) Cette confiance l'a d'abord mené, nous l'avons vu plus haut, à fonder un volontariat constitué de femmes et d'hommes « de toutes confessions et idéologies. » Lui-même a écrit comment il comprenait ce que la vie l'avait ainsi amené à créer : « Je suis convaincu d'avoir agi au nom de l'Église, selon la prière de Jésus Christ à son Père : “ Qu'ils soient un... ”, en créant un mouvement où tous peuvent se rencontrer... en dehors de ses murs. » (PSE 168) « Nous devrions d'ailleurs songer que Jésus Christ a déjà fondé l'unité à laquelle il nous convie. Elle est accomplie : à nous d'emprunter le chemin de l'homme le plus fatigué conduisant vers elle. Il est le chemin et il est cette unité-là, » a-t-il écrit à propos de la communion d'hommes et de femmes de toute religions et convictions autour du plus pauvre. (PSE 229) D'ailleurs, « de voir le Volontariat capable de tenir et d'unir des hommes venant d'horizons si multiples et si différents a fait dire au Cardinal Marty : “ Peut-être ce Mouvement qui n'est pas d'Église est-il néanmoins une expression authentique de l'Église de demain. ” » (PSE 229)

Sous ces mots d'un homme connu surtout pour son œuvre et sa capacité peu ordinaire de rassembler, on perçoit le « prêtre de l'Église catholique, apostolique et romaine » comme il

aimait s'appeler. Un de ses compagnons de séminaire me confiait par ailleurs : Joseph était un « passionné du Christ, passionné de l'Église, passionné des pauvres. » Et cette triple passion ne faisait qu'un chez lui. Prêtre, sacrement du Christ tête du corps, le Père Joseph ne nous indiquerait-il pas une voie dans ce monde qui cherche son unité, dans une Église qui cherche à comprendre comment Jésus est l'unique sauveur de l'humanité qui « rassemble dans l'unité les enfants de Dieu dispersés ? » (Jn 11,52) En nous conduisant vers le plus pauvre, en constatant qu'il est un pôle concret de rassemblement des hommes aussi divers soient-ils, le Père Joseph n'inviterait-il pas les chrétiens à comprendre qu'en construisant la communion humaine autour du plus faible et du plus rejeté et à partir de lui, c'est autour et à partir de Jésus, Christ, que se construit cette communion ? Sans doute cela demande-t-il de changer son regard pour découvrir qui est vraiment Jésus pour les hommes de ce temps, et de tous les temps, et où le trouver : en « [ses] frères, les plus petits, » (Mtt 25,40), ceux et celles qui ont faim et soif, qui sont nus, malades, étrangers ou en prison. (Mtt 25, 35-36)<sup>2</sup>

Bruxelles, 17 août 2004

Jean Lecuit s.j.

Volontaire-permanent ATD Quart Monde

Maison Joseph Wresinski

107, avenue du général Leclerc

F – 95480 PIERRELAYE (France)

---

<sup>2</sup> Outre l'ouvrage *Les pauvres sont l'Église* mentionné à la note 1, le Père Joseph Wresinski a fait part de sa pensée spirituelle et théologique dans :

Joseph WRESINSKI, *Heureux vous les pauvres !*, 1984, Paris, Cana.

Joseph WRESINSKI, *Les pauvres, rencontre du vrai Dieu*, 1986, Paris, Cerf/Science et Service Quart Monde.

Joseph WRESINSKI, *Paroles pour demain*, 1986, Paris, Desclée de Brouwer.

Une première biographie a été écrite par Alwine de VOS van STEENWIJK, *Père Joseph*, 1989, Paris, Éditions Quart Monde.